

## Un enfant rencontre la science *Salvatore Lavecchia*

**Un enfant peut-il nous révéler ce que pourrait être une science ? Non, si la science en question reste encore seulement une question d'accréditation. Une science qui ne se nourrit que de crédits, n'est que pour les adultes. Quant à savoir si elle peut encore être alors autonome, voilà qui est une autre question.**

**Le *Wissenschlager* [celui qui façonne le savoir, ndt]**

Un jour, voici quelques mois, une conversation féconde s'est engagée avec mon épouse et mon fils sur les caractérisations des professions. Ainsi, nous, les parents, demandâmes à notre garçon de quelles professions nous étions — mais avec un langage conforme à l'enfant : « Quel est le travail de maman et de papa ? » — et avec cela nous en vînmes à parler gaiement sur mon travail : « Papa est un « créateur de savoir [*Wissenschaftler*] » », dit maman. « créateur de savoir ??? », dit le garçon, « Ah, ah, ah oui ! Papa le « façonneur du savoir [*Wissenschlager*] », qui donne de bons conseils et une bonne conscience morale ! » — personne d'entre nous n'avait encore parlé de science à notre fils qui n'a que six ans, ni n'avait jamais tenté de lui expliquer le concept de conscience morale... et pourtant un enfant, avait réussi à éclairer, en un instant de gaieté, l'essence réelle de toute activité scientifique et cela d'une manière bien plus agissante que les milliers de traités discursifs théorisant sur la science.

Lorsque j'agis en tant que créateur de savoir [littéralement : *Wissenschaftler*] — peut-être à cause de la tradition artisanale de ma famille — je me perçois comme quelqu'un qui veut faire résonner le savoir en formes et en images, afin que d'autres, par elles, puissent stimuler et mettre en activité leur propre âme de manière autonome. Sûrement que c'est là une représentation candide, enfantine, comparée aux discours hautement raffinés des théoriciens de la science. Que puis-je à cela, si elle m'offre pourtant la plus profonde joie et si, au travers d'elle, je peux constamment renouveler de neuf le sens de ma profession ? En effet, je ressens la science comme un art, comme un artisanat : comme l'œuvre des mains de mon penser volant, lequel recueille avec un sentiment subtil, au moyen de ma propre lumière, l'or de la connaissance en l'ouvrageant et en le verbalisant. En effet, la science c'est du façonnement de formes et d'images, de la sculpture ... ou mieux — quoique plus rocailleux — un pugilat d'images...

Était-ce seulement un hasard que Socrate — qui défendait d'une manière archétype l'unité d'un savoir authentique et d'une bonne conscience morale — apprit justement la sculpture dans sa jeunesse ? Peut-être en vint-il, par l'art du coup de ciseau juste et harmonieux, à ressentir un savoir comme authentique comme un savoir qui révèle le connaissant, non seulement comme un bon chercheur, mais au contraire au même temps comme un bon enseignant — qui ne se frappe pas lui-même, mais laisse ressentir la secousse d'un coup fécond ? Au fond Socrate fut un authentique savant — donc, dans nos mots à nous, un authentique créateur de savoir — pour préciser comme celui qui, au sens le plus prégnant, a donné les bons conseils à tout homme, pour former son or propre du savoir en sculptant et que les autres êtres humains peuvent continuer de suivre. Et pour Socrate, l'activité de ce chercheur et enseignant n'avait pas été séparable de ce qu'aujourd'hui nous pouvons appeler : être actif de la perception, en accord avec la vérité, ne pas déléguer cette perception à une instance extérieure quelconque mais constamment révéler cet accord-là par une œuvre bonne et belle.

Un entretien animé avec mon garçon put fortement me remettre en conscience une science dans l'esprit de Socrate : une science qui, dans l'esprit de Socrate, a de bons conseils à donner et une bonne morale ; donc une science qui est seulement authentique, si le « créateur de science » perçoit la lumière de la connaissance individuellement vécue et vérifiée en propre, en tant qu'instance supérieure de la vérité. Et justement cette science me semble vouloir retentir en écho du plaidoyer

récemment paru de Thomas Brunner pour un surmontement d'une relation non-conforme à l'époque de l'anthroposophie d'avec la science académique<sup>1</sup>.

### **Accréditation en tant qu'instrument (mondial) de domination**

Par Thomas Brunner on fait ici allusion aux perspectives en accord avec ce à quoi renvoyait Rudolf Steiner, en percevant comme conformes à la libre vie de l'esprit des impulsions de confiance et de faculté en lieu et place d'un recours aux impulsions du droit<sup>2</sup>. Contre la réalisation de ces impulsions de confiance et de faculté agit pourtant — d'une manière devenue entre temps difficilement supportable — ce système-là d'accréditation — non seulement pour les institutions mais plus encore aussi pour leurs parcours d'études et de formation isolés ! —, qui depuis un petit nombre d'années [24 ans environ pour l'ensemble du système universitaire dit « Erasmus », *ndt*] contamine la vie des communautés de formation d'état comme privées. La logique perverse, d'essence dictatoriale de l'accréditation va être ici prise en considération dans une attitude radicalement critique — et en tant que complément au plaidoyer de Brunner — plus attentivement sur le système universitaire. Une logique qui, dans le cadre considéré ici, a moins à faire, à vrai dire, avec les horizons de l'état (national), mais ressort et correspond au contraire au fond à l'aspiration au pouvoir des cercles économiques privés. Ceci révèle l'arrière-plan des instances/agences les plus mondialement chargées du prestige d'évaluation/accréditation, qui se manifeste dès une recherche rapide sur le *Net*. Ceci révèle aussi le fait concret que l'État, dans plusieurs pays européens, jusqu'à il a quelques années encore, à savoir jusqu'à l'accélération du processus d'intégration dans l'horizon de l'UE, s'est comporté dans l'esprit de Humboldt, à savoir en finançant les universités, en laissant largement plus autonomes la recherche et l'enseignement que ce n'était le cas ou que c'est encore le cas dans les établissements privés. En tout premier lieu la pression du *lobbying* extra-étatique au niveau de l'UE a conduit à ce que les états européens devinssent des instruments d'imposition de processus d'accréditation. Cette imposition put aussi survenir exactement aussi au sein de ces systèmes de formation, qui étaient sous la responsabilité de l'ensemble des formateurs. Ici, il s'agit, pour préciser, uniquement d'une acceptation plus ou moins consciente d'un certain esprit qui, dans les structures privées et dans les circonstances pouvait plus rapidement être imposé. En somme, il s'agit ici de la disposition plus ou moins haute des individus à conserver la liberté des processus de formation. Car une accréditation n'appartient pas au destin éternel de l'Europe. Elle était quelque chose d'inconnu, jusqu'à il y a encore peu d'années, dans les établissements de formation des états européens. Dans maints pays — arriérés ceux-là dans un sens positif — elle fut introduite de force ! Sa présence est pour préciser le résultat de ces processus d'uniformisation qui ont été plus ou moins imposés de force par l'UE au nom du soi-disant esprit de Bologne<sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> *Das Goetheanum*, n°1-2/2015, pp.12-14 [traduit en français: DG1-2G15.DOC et disponible sur simple demande au traducteur ; ainsi d'ailleurs que tous les autres articles qui précèdent dans l'ordre alphabétique sur la science en général, également disponibles en français auprès du traducteur : [daniel.kmiecik@dbmail.com](mailto:daniel.kmiecik@dbmail.com), *ndt*]

<sup>2</sup> Rudolf Steiner : **GA 337b**, p.142, cité par Thomas Brunner.

<sup>3</sup> Pour une introduction élémentaire en rapport avec l'accréditation des universités voir l'article (à vrai dire très lacunaire) : [http://de.wikipedia.org/wiki/Akkreditierung\\_\(Hochschule\)](http://de.wikipedia.org/wiki/Akkreditierung_(Hochschule)).

[Il faut aussi dire ici que tout cela fut fait aussi en se fondant sur le **malheureux (parce que détourné) esprit d'Érasme**, à savoir qu'on voulut imposer par le système Érasme, pour les étudiants d'abord, d'accomplir un année de leurs études à l'étranger afin d'acquérir — tel un « morceau de fromage » accroché sur le piège — **une langue étrangère « bien au-delà de ce qu'il faut pour prendre le bus à Londres... »** L'enfer est bel et bien **toujours pavé de bonnes intentions**, n'est-ce pas ? : le système Érasme coûtant désormais trop cher, on propose, ni plus ni moins, d'enseigner partout en anglais sur place — adieu les petites anglaises ou danoises ! — en utilisant des mots anglais dont, le plus souvent on ne connaît ni ne vérifie, même pas la plupart du temps le sens exact et c'est avec tout cela que l'on veut bien plus américaniser le monde que parvenir vraiment à la réalité de l'esprit. Pour **activer tout cela**, dès la présidence de monsieur Sarkozy en 2007, on a offert au président de chaque université en France, devenu subitement « **patron** » de fac, l'équivalent en **prime** additionnelle à son salaire, d'une année de salaire d'un maître de conférences (ou chargé de cours) disposant de l'accréditation dite « HAB », « Habilité à Diriger la Recherche », soit 36 000 € annuellement hors imposition en France (en Allemagne c'est tout simplement le double, excès de la balance commerciale oblige.. !), c'est pas mal ! Non ?, *ndt*]

### **Je et conscience morale peuvent-ils faire l'objet d'une accréditation ?**

Que fais-je, si je considère l'accréditation en tant que facteur décisif de l'existence de mes initiatives et activités ? Je délègue à une instance centrale — peu me chaut qu'elle soit privée ou d'état — le droit d'évaluation et donc le droit de vie et de mort sur toutes initiatives et activités. Par conséquent, je renonce au discernement de mon Je, en tant que première instance fondée sur mes propres facultés et compétences concrètes. Je renonce, autrement dit, plus ou moins à l'exercice de mon indépendance sur la perception autonome de la conscience morale qui peut me rendre manifeste l'harmonie ou la dysharmonie de mes initiatives en rapport avec la vie concrète. Avec cela j'accepte l'utilisations d'échelles de mesure qui ne peuvent pas nécessairement considérer l'individualité de mon activité, puisque qu'elles sont structurellement plus collectivistes et plus standardisantes, donc, pour cette raison plus abstraites. J'ouvre avec cela un espace dans lequel mon individualité est autorisée à ne plus jouer aucun rôle et où seul le collectif a autorité. Quels contenus ce collectif se voit-il ainsi autorisé à défendre ? Ce seront toujours les caprices et intérêts des instances d'accréditation qui en décideront toujours, auxquelles je suis livré pieds et poings liés : elles trouveront en maints cas mes perspectives spirituelles compatibles, dans d'autres cas, elles les percevront comme dangereuses pour la soi-disant scientificité de mon activité.<sup>4</sup>

Toute instance d'accréditation empreindra nécessairement constamment ses propres critères au moyen de trois caractéristiques : standardisation, identité, stabilité. Standardisation, pour la raison qu'une accréditation implique constamment que l'individualité soit soumise à une moyenne laquelle doit valoir comme condition préalablement requise pour tous les sujets accrédités. Identité, pour la raison que les critères doivent toujours être les mêmes pour tous les sujets à accréditer. Stabilité, pour la raison qu'une identité exclut d'avance toutes variations imprévisibles.

Considérée objectivement, la mentalité, née de la logique de l'accréditation, est en contradiction totale avec une culture qui veut mettre au centre de la vie, le Je, sa conscience morale et ses vertus formatrices de communauté. Que cette mentalité ne s'harmonise pas avec l'horizon que voulut ouvrir Rudolf Steiner en rapport à l'avenir de la formation, c'est manifeste. Ainsi se manifeste comme particulièrement tragique, le fait que de nombreuses communautés de formation d'inspiration anthroposophique, foulent directement désormais le chemin de l'académisme : dans une époque où les dimensions les plus vivantes du monde de la formation européenne sont menacées de destruction totale par la mentalité d'évaluation et d'accréditation ; dans une époque où de plus en plus de personnalités académiques se voient contraintes d'étudier, de chercher et d'enseigner, à la mode et face à la naissance de l'Uni « à la Bologne », sont en train de s'interroger si elles ne feraient pas mieux de changer de professions, au cas où les ultimes niches de liberté authentique devraient disparaître en étant englouties par la chimère de l'accréditation qui fait fureur. Car une mentalité qui, non seulement exige l'accréditation des institutions, mais plus encore avant tout des parcours d'études isolés, ne peut pas comprendre ce que signifie la liberté de recherche et d'enseignement, ce que signifie la liberté de la science. Comment pourra-t-elle, ne serait-ce que de loin, comprendre aussi la liberté de ma conscience morale, la liberté de mon Je ? Cette mentalité ne voudra-t-elle pas aussi, à un moment ou un autre, accréditer ma conscience morale, mon Je ?

### **Vertu de l'enfance au lieu du centralisme**

Chacun de nous décidera librement où se trouvent les limites pour lui-même de la tolérance à l'intérieur de la chimère d'accréditation s'imposant mondialement. Il serait important en cela pourtant que fût claire pour nous tous qu'accréditation veut dire centralisation, à savoir, radicale,

---

<sup>4</sup> Les absurdités les plus folles, auxquelles mène le scénario critiqué ici, ont été soulignées dans la contribution d'Alfred Kieser : « *L'idéologie de ton de la recherche* » (*Frankfurter Allgemeine Zeitung* 11.06.2010).

[Outre le « blocage » d'initiatives spirituelles, par exemple, il y a aussi la « paralysie » en science de celles existantes, tel un François Fillon, alors directeur du CNRS en 1992, qui décida (ou du moins signa) la disparition de la plupart des laboratoires spécialistes en la chimie des protéines et des chercheurs, juste quatre ans avant la plus grande découverte de la fin du siècle dernier, à savoir la **protéomique** et là, mes chers amis, nous sommes dans un domaine de science « dure », qui entraîne un retard mécanique de trente ans vis-à-vis de ceux qui, comme les Américains ou les Anglais, n'ont jamais décidé cela... *ndt*]

grotesque et non conforme à l'époque. C'est d'importance d'avoir de la clarté dans ce domaine ; car si je regarde dans les yeux aujourd'hui le monstre, le Léviathan , il ressentira aussi la peur à l'intérieur de sa propre domination.

Que ce soit représenté de manières intempestive, léviathanique, étatiques ou bien de la part d'instances privées, cela ne fait aucune différence. Précisément des instances qui se présentent comme libres, recèlent en elle souvent les pires tendances à la centralisation. Celui qui pense de manière critique — comme Thomas Brunner et comme je le fais aujourd'hui — sur cette tendance à l'académisme dans les contextes anthroposophiques , ne devrait pas oublier, comme souvent — et comme dans tous les courants spirituels — une mentalité centralisatrice fut cultivée dans le mouvement anthroposophique et l'est encore, qui ne peut assurément pas servir le développement du Je et de sa conscience morale.

Le centralisme dans les âmes est à surmonter. Il découple les âmes de la créativité des vertus de l'enfance et mène à percevoir des formes décadentes de formation de communauté comme des innovations avec un enthousiasme infantile, redoutablement sénescents. Trop d'âmes sont actuellement possédées d'un enthousiasme vociférant de manière infantile, qui se laisse percevoir comme de la corruption ayant le parfum de l'avenir. Que cette corruption se présente sous le label « d'anthroposophie du 21<sup>ème</sup> siècle » ou bien sous celui porteur de prestige d'une agence de notation, sera égal pour nos enfants. Ils nous demanderont très tôt, par contre, si nous avons été capables d'en déceler la puanteur pour nous tourner dans une autre direction.

Bientôt mon fils me demandera si je suis vraiment un créateur de science [*Wissenschaftler*] qui peut donner de bons conseils et a une bonne conscience morale. J'espère que je ne pourrai pas lui donner une réponse désillusionnante. J'espère que dans le cadre de mes possibilités je pourrai contribuer à laisser derrière moi, à sa génération, des niches où la formation scientifique signifie des rencontres dans lesquelles des êtres humains peuvent encore vivre de bons conseils et une bonne conscience morale : où l'or est connaissance authentique, où une valeur revient encore à la dignité de l'être humain ; là où Socrate n'est plus ressenti comme perturbateur de paix, et ne doit plus mourir.<sup>5</sup>

**Das Goetheanum, n°7-8/2015.**

(Traduction Daniel Kmiecik)

**Salvatore Lavecchia** est professeur d'histoire de la philosophie antique à l'Université d'Udine, chargé de cours du Master « *Consulenza Filosofica di Trasformazione [Consultation philosophique de transformation]* » de l'Université de Vérone et collaborateur au *Philosophicum* de Bâle.

Il s'efforce de considérer et d'exercer la philosophie comme seuil menant à l'expérience du monde spirituel. Au centre de son attention se trouve l'approfondissement de concepts comme penser, percevoir, évidence, image/imagination, idées, Je, le bien, en rattachement aux perspectives qui ont été ouvertes par Socrate, Platon, Aristote, Goethe, Fichte, Novalis, Hegel, Schelling et Rudolf Steiner.

---

<sup>5</sup> Avec un regard sur la destinée de Socrate, Platon illustre génialement dans *Le politique* 294a6-299<sup>c</sup>, l'art et la manière des dégénération, auxquelles mène l'administration centralisée du savoir.